

Rien de plus. Elle était doucement enjouée avec lui et le traitait en enfant. Elle l'interrogeait sur ses études, sur les menus événements de la maison des Granges, et elle écoutait patiemment et d'un air d'intérêt ses récits d'écolier.

Mais lui rien qu'à être auprès d'elle, se sentait au cœur un grand désir d'héroïsme silencieux et d'immolation pudique. Et peut-être se souvint-il plus tard quand il créa les Junie et les Monime, de cette grâce meurtrie de la religieuse de Port Royal.

Et, parce qu'elle était sainte, il s'appliqua à devenir un saint. Il se mit sur la peau en guise de cilice, de petites branches de ronce. Il les garda pendant une leçon de grec. M. Lancelot, le voyant s'agiter sur son banc, lui fit de sévères réprimandes. Jean ne dit rien et offrit à Dieu cette nouvelle épreuve. Il songeait à la Mère Agathe. Comme il souffrait pour avoir voulu imiter son amie, il lui sembla que c'était un peu pour elle qu'il souffrait, et cette pensée lui fut douce.

Naguère, il avait rêvé d'être un grand poète et d'écrire des tragédies à l'exemple de son cher Euripide. Mais, revenu d'un dessin si profane, il résolut de consacrer uniquement son talent à la gloire de Dieu. Et, pour commencer, il rima les premières odes de la *Promenade de Port Royal*.

Il en récita des morceaux à son aïeule, en présence de la Mère Agathe, et surtout les stances qu'il avait écrites sur le couvent des religieuses :

Je vois ce cloître vénérable,
Ces beaux lieux du ciel bien aimés,
Qui de cent temples animés
Cachent la richesse adorable ;
C'est dans ce chaste paradis
Que règne, en un trône de lys,
La virginité sainte ;
C'est là que mille anges mortels
D'une éternelle plainte
Gémissent au pied des autels.
Sacrés palais de l'innocence,
Astres, vivants, cœurs glorieux,
Qui faites voir de nouveaux cieux
Dans ces demeures de silence ;
Non, ma plume n'entreprend pas
De tracer ici vos combats,
Vous jeûnes et vos veilles ;
Il faut, pour en bien révéler
Les augustes merveilles,
Et les taire et les adorer.

Les vers n'étaient pas excellents, mais ils étaient harmonieux et sincères. La Mère Agathe, qui ne se con-

naissait pas beaucoup en poésie, laissa échapper de ses yeux pâles une larme subite. La Mère Marie se récria d'admiration. Les vers de l'écolier coururent tout le couvent, et les bonnes religieuses furent d'avis que Dieu avait des vues particulières sur le petit Racine.

Un dimanche, la Mère Agathe ayant oublié son livre d'heures sur la table du parloir, Jean s'en empara et l'emporta comme un trésor. Il forma le projet de produire en vers français les hymnes latines pour faire une surprise à son amie. Il ne se séparait du petit livre ni le jour ni la nuit, et quelquefois, pendant les classes, il le tirait de sa poche pour le regarder à la dérobée.

M. Lancelot surprit un jour ce mouvement :

— Monsieur, dit-il, donnez-moi ce que vous cachez.

L'enfant refusa. M. Lancelot se souvint de *Théagène et Chariclée*, et crut que c'était encore quelque roman, Il reprit :

— Monsieur, au nom de l'autorité que Dieu et vos parents m'ont donnée sur vous, je vous prie de me remettre ce livre.

Jean Racine pâlit d'angoisse. Il aurait voulu obéir, il sentit qu'il ne pourrait pas. Il serra le livre contre son cœur. Il dit comme malgré lui :

— Monsieur j'aimerais mieux mourir.

— Monsieur, reprit Lancelot, je vous prévins qu'en ne m'obéissant pas vous offenserez Dieu très gravement.

Les doigts de l'enfant se crispèrent sur le livre, puis se détendirent. Il s'évanouit. Le livre glissa à terre.

M. Lancelot, après avoir secouru son élève, ramassa le petit volume. Il lut avec surprise sur la première page : *l'Office de l'Eglise et de la Vierge* et sur la feuille de garde : " Agathe de Sanceneux, religieuse au monastère de Port-Royal-des-Champs, " et au dessous : " Le Seigneur est mon héritage. "

Le bon M. Lancelot, d'abord, n'y comprit rien. Mais il en conféra avec les autres messieurs, et la Mère Aga-

the fut priée de ne plus accompagner la Mère Marie les jours où son petit-fils la viendrait voir.

JULIUS LEMAITRE.

Vanille essence Jules Bourbonnière se vend à \$1.00 et \$1.50 la livre fluide. Tel. ell Est, 1122.

La Bibliothèque

(CONSEIL POUR L'ARRANGEMENT D'UNE MAISON)

Le goût des beaux et bons ouvrages ne date pas d'hier ; ce n'est pas seulement un caprice de la mode actuelle, car le XVII^e, le XVIII^e siècle éprouvèrent aussi cette généreuse passion et dans toutes les habitations seigneuriales de ce temps, des bibliothèques furent spécialement réservées aux dames.

Jusque là les bibliothèques n'existaient point, car les livres étaient d'une grande rareté ; les seigneurs les plus lettrés, les plus soucieux de leur intelligence en avaient quelques douzaines et c'était tout. En plein XV^e, Catherine de Rohan, comtesse d'Angoulême, ne possédait, pour toute bibliothèque, qu'un seul volume. Il est vrai, qu'enrichi d'exquises miniatures, il était admirable. Charles d'Orléans, esprit très cultivé et lettré délicat, n'en possédait à sa mort que soixante-quinze.

Cependant, l'imprimerie commençant à répandre ses productions, le nombre des volumes augmente et quelques illustres amateurs commencent à donner l'exemple d'un goût prononcé pour les livres, associé à une saine et généreuse érudition, telle Marguerite de France " la belle Margot. "

Brantôme nous apprend qu' " elle est fort curieuse de recouvrer tous les beaux livres nouveaux qui se composent, tant en lettres saintes qu'humaines et quand elle a entrepris à lire un livre tant grand et long soit-il, elle ne laisse et ne s'arrête jamais, jusques à ce qu'elle ait vu la fin et lien souvent en perd le manger et le dormir. "

Quelle ardeur, grand Dieu ! quelle littérature, quelles choses pouvaient à ce point passionner la bonne grosse Margot ! Croyez-vous que c'étaient